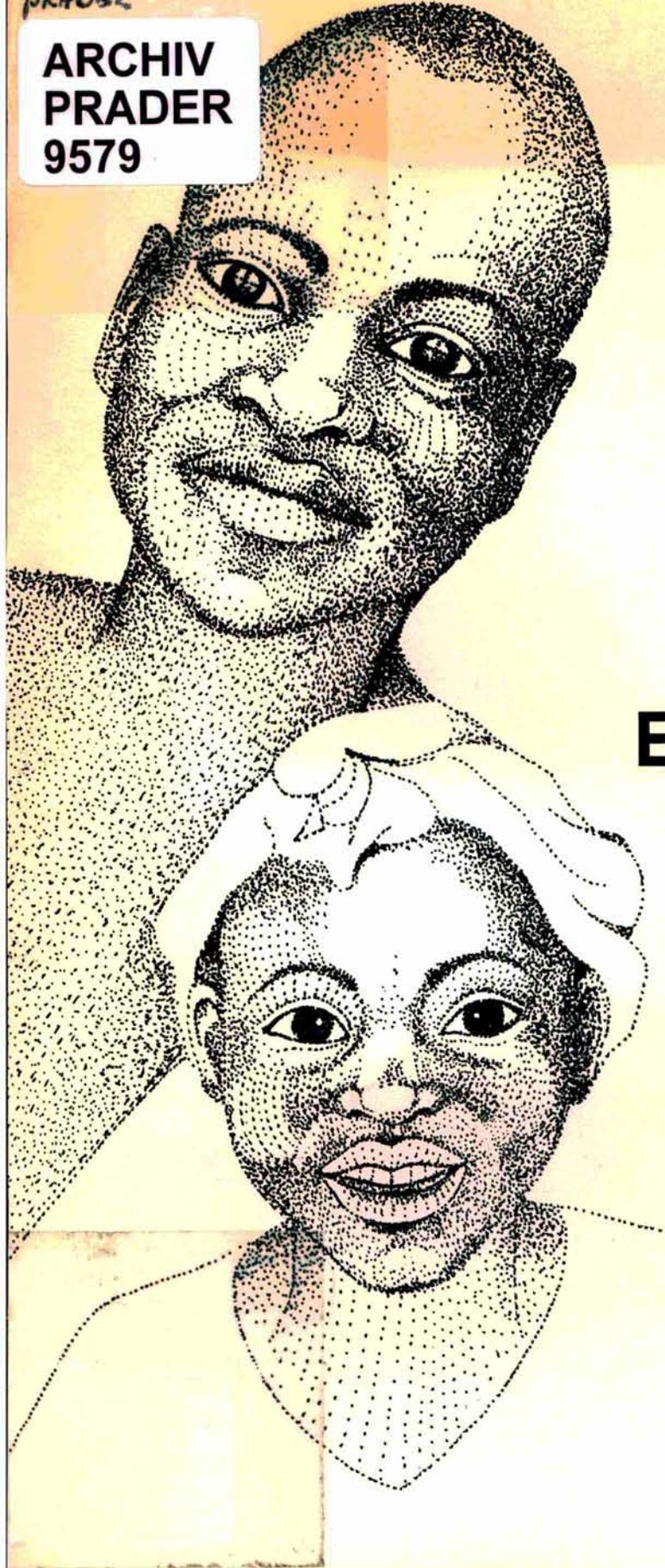


PK4052

ARCHIV
PRADER
9579



**EDUCATION
SEXUELLE
EN
AFRIQUE
TROPICALE**

CDU 613.88 (6)

Centre de Recherches pour le Développement International

Siège social: Case Postale 8500, Ottawa, K1G 3H9

Édition microfiche: \$1

EDUCATION SEXUELLE EN AFRIQUE TROPICALE

Compte-rendu d'un séminaire interafricain
tenu à Bamako du 16 au 25 avril 1973
sous les auspices du
Ministère de l'Éducation nationale
de la République du Mali
en collaboration avec
le Service Quaker
(American Friends Service Committee).

008455



INTERNATIONAL
DEVELOPMENT
RESEARCH CENTRE

CENTRE DE RECHERCHES
POUR LE DEVELOPPEMENT
INTERNATIONAL

le développement psychosexuel de l'enfant

Docteur Suzanne Kepès, Paris
Médecin du travail, gynécologue, psychosomatienne

Avant Freud, la sexualité de l'enfant était peut-être, comme à la campagne, connue des nourrices, mais elle n'était pas connue des médecins, ou mal connue, et il était convenu de considérer l'enfant comme un « ange », comme un être qui n'a pas de besoins sexuels. Freud s'est surtout intéressé à la sexualité de l'enfant à partir d'un an. Mais, dans mes consultations gynécologiques, j'ai été tellement frappée d'entendre, en écoutant les femmes frigides me parler de leur mère, avec des mots tellement... importants, importants soit dans le sens de l'amour, très grand, pour la mère, soit dans le sens de la haine, très grande, pour la mère, que je me suis dit qu'il y avait quand même quelque chose qui se passait avant la naissance et pendant la vie *in utero*.

On ne sait rien de très précis sur la vie intra-utérine, mais on sait déjà qu'il y a des enfants qui sont désirés, et d'autres qui ne le sont pas. Il y a eu, je crois, des recherches faites sur l'électro-encéphalogramme de l'enfant *in utero* et j'ai entendu dire qu'on sait que l'enfant pleure parfois *in utero*, qu'il a, en tout cas, des signes de souffrance psychique qui se traduisent par des modifications de l'électro-encéphalogramme.

Cette souffrance de l'enfant *in utero* peut venir, peut-être, de la mauvaise humeur de la mère, de son état de malaise dans la société, de l'acceptation de la grossesse, et de sa relation avec l'environnement familial, avec son mari, ses parents, ses beaux-parents, avec la société. Ce qui est certain c'est que, à la naissance, il se passe quelque chose d'extraordinaire entre la mère et l'enfant. L'enfant qu'elle a porté neuf mois lui apparaît et, bientôt, ils ne vont plus faire qu'un, qu'un seul. C'est-à-dire que pendant toute la première année de sa vie, l'enfant vit par la mère et la mère vit

pour l'enfant. Il y a là, au début, dans les quinze premiers jours de la vie, une sorte d'état de fusion complète entre le nourrisson et sa mère.

À la naissance, le nourrisson n'est pas du tout conscient, il est un être indifférencié, psychophysique, qui vit totalement dans l'inconscient qu'on appelle le « ça », dont il va sortir très lentement et très progressivement, grâce à la mère et par la mère. Parce que la mère, tous les jours, à toute heure du jour, sent ce dont a besoin l'enfant, et qu'elle caresse l'enfant, elle le nettoie, elle lui donne à manger. Chacun des gestes de la mère est un plaisir pour l'enfant ; plaisir sur tout le corps ; plaisir sur le sexe, pourquoi pas ? Bien sûr, je crois qu'il y a le problème de l'hygiène, et qui est important, mais il y a aussi des mères qui embrassent le ventre de l'enfant, ou le sexe, ou les fesses, c'est une manifestation de tendresse ! Je l'ai vu, en France, je l'ai vu autour de moi, des mères embrassant le ventre de l'enfant ou son sexe ; c'est une telle fusion, il n'y a pas de problème, c'est tout naturel !

La formation du « moi »

L'enfant ne reste pas toujours un nourrisson de quinze jours ; il devient bientôt un nourrisson d'un mois, puis de deux mois, et peu à peu, très doucement, il se forme un petit « moi », un tout petit « moi », c'est-à-dire qu'il distingue la mère, la mère ou le substitut maternel. Tout enfant, sur cette terre, n'a pas la chance d'avoir sa mère, il a parfois une nourrice, il a parfois un parent d'adoption, et nous verrons tout à l'heure quelles peuvent être les différences. Mais en tout cas, dans le cas le plus courant, quand la mère est là, la mère, peu à peu, aide l'enfant à sortir de l'inconscient, à se former une petite personnalité. L'enfant reconnaît la mère et à partir du moment

où il reconnaît la mère, il fait une différence entre « lui » et « l'autre ». Et ça, c'est capital. Il est capital de savoir ce qui va se passer à ce moment-là. Quelle va être l'attitude de la mère ? Si la mère est trop possessive, si elle est inattentive, cette différenciation entre le « ça » de l'enfant et le « moi » va mal se faire.

Si, au contraire, la mère sait juste ce dont l'enfant a besoin, c'est-à-dire le langer, le laver, le nettoyer, l'embrasser puis le remettre dans son lit, et ensuite lui donner à manger dès qu'il pleure, l'enfant va apprendre qu'il y a des moments où on peut être satisfait et des moments où on ne peut pas être satisfait. La mère qui serait tout le temps après son enfant, à lui donner toujours à manger, le gaverait, en ferait un obèse, et elle serait une mauvaise mère.

Que la mère caresse et porte souvent son enfant, qu'elle soit toujours là, ça c'est très bien, et je suis émerveillée, en Afrique, de voir le petit enfant au contact du dos de sa mère. Je pense que là, l'enfant africain a une chance énorme par rapport à l'enfant européen qui n'est pas si souvent, si gentiment, si tendrement toujours près de sa mère. En Europe, effectivement, l'enfant est remis plus souvent dans son lit ; je crois que c'est dommage pour les premiers temps, mais je ne saurais pas dire jusqu'à quel moment.

Il faut bien, tout de même, qu'un jour le nourrisson qui arrive à trois, quatre mois, commence à goûter la différence entre le moment où on est tout seul et où on a un besoin, et celui où arrive la mère. À ce moment-là, elle lui donne à manger, elle le caresse, il connaît le plaisir, il connaît la détente. Quand la mère l'a reposé, qu'il s'endort et que renaît, un peu plus tard, le besoin de faim, où celui d'être changé, il connaît le déplaisir. Mais cette alternance entre le plaisir et le déplaisir façonne déjà sa personnalité, lui donne une idée — très vague — qu'il y a un monde extérieur et que, dans ce monde extérieur, il y a la mère, essentiellement la mère.

Le stade oral

Freud a appelé ce stade : le stade « oral ». Et il ne s'y est pas attardé davantage. Effectivement, le plaisir principal de cette période est le plaisir qui vient par la bouche, par le lait maternel. Plaisir qui n'est pas seulement dû au fait que le lait descend délicieusement dans l'estomac, mais

aussi qu'il est pris au niveau du sein de la mère. Et il y a, en même temps, la chaleur, la caresse et la douceur du sein maternel, et il associe le sein maternel et le plaisir de sentir son estomac se remplir. Ce sont plutôt les élèves-femmes de Freud qui se sont attardées sur cette partie, parce que, évidemment, Freud était un homme et ne pouvait pas sentir cela ! Il y a eu plus tard des analystes, un surtout, dont je vous recommande vivement la lecture, il s'appelle Winnicott ; il a écrit des livres merveilleux sur les besoins de l'enfant et sur les besoins de la mère.

Freud, comme je vous le disais, ne s'est pas tellement attardé à la phase orale, à la première année de l'enfant ; il s'est plutôt attardé au stade suivant que vous connaissez certainement, le stade « anal », puis le stade « génital » ou « oedipien ».

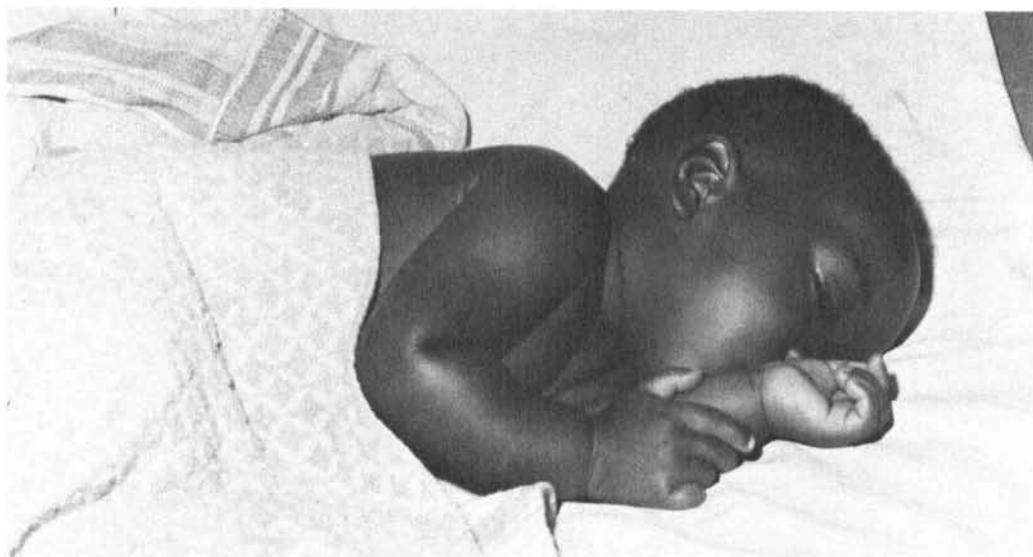
Le stade anal

Le stade anal commence après le stade oral, après la première année, il va de un à trois, quatre ans, selon les cultures, selon la mère, selon les principes de la mère et de l'entourage. C'est le moment où l'enfant prend du plaisir à donner ou à ne pas donner ses selles à l'extérieur. Si la mère est très obsessionnelle et très avide, pour des raisons faciles à comprendre, d'avoir un enfant propre dans certaines conditions (quand elle est pressée ou quand elle a du travail) l'enfant est soumis à une contrainte trop grande, parce que le sphincter de l'anus n'est pas encore préparé à un tel dressage. Si la mère a du temps et si elle sent bien son enfant, elle le laissera évoluer au cours de ce stade anal, tranquillement, de façon à ce que le sphincter de l'anus progresse, se développe, puisse commander lui-même de donner ou de ne pas donner la selle.

Parallèlement à ces stades freudiens, ou décrits par Freud, donc stades psychologiques, il y a des processus biologiques, physiques, de maturation que nous ne devons jamais perdre de vue. Chacun des stades psychologiques s'appuie sur le biologique, sur le développement endocrinien, sur le développement du cerveau, sur la maturation progressive du système nerveux. Chacun de ces stades (oral, anal et génital ou oedipien) est accompagné de modifications dans le corps et dans le système nerveux. Par exemple, à partir d'un an l'enfant apprend à marcher, à parler, et

*« La chaleur, la caresse
et la douceur du sein maternel... »*





« Une petite personnalité se forme. . . »

quand on parle du stade anal, il ne faut pas oublier qu'il se produit déjà une socialisation de l'enfant, puisqu'il marche et commence à parler. Tout ce qui va l'aider sur le plan du développement moteur va aussi l'aider sur le plan psychologique, et tout ce qui l'aide sur le plan psychologique, inversement, l'aide sur le plan moteur.

Le stade génital

Après le stade anal, il y a le stade génital où l'enfant s'intéresse beaucoup moins à la nourriture, beaucoup moins à ce qui se passe au niveau des selles, et davantage à ce qui se passe au niveau de son sexe. C'est la découverte du sexe. C'est la découverte aussi de la masturbation. En général, c'est à cet âge-là que l'on voit les petits garçons jouer avec leur pénis et que l'on ne voit pas, assez souvent, les petites filles jouer avec leur clitoris. Je dis « pas assez souvent », et j'essayerai d'expliquer cette affirmation lorsque je parlerai des femmes frigides. Dans le passé, il y avait une tolérance plus grande de la société, de la mère et du père, vis-à-vis de la masturbation de l'enfant. La masturbation a été considérée comme agréable et inoffensive jusqu'au dix-neuvième siècle. À cette époque de puritanisme victorien, elle est apparue comme quelque

chose qui était déplaisant, qu'il ne fallait pas faire. C'est au dix-neuvième siècle, époque du développement de la bourgeoisie et du puritanisme victorien, que sont apparus les interdits concernant la masturbation.

Or, l'enfant sait très bien ce qui se passe au niveau de ses parents, même si les parents ne disent rien. Grâce au langage infra-verbal, qui est si important dans l'enfance, l'enfant « sent » ce que pensent les parents de sa masturbation. Si les parents la tolèrent, l'enfant se masturbe avec plaisir, il en retire un plaisir, et un plaisir autorisé. Ce plaisir autorisé lui permet de progresser dans la suite de son développement. Si, au contraire, les parents ne tolèrent pas la masturbation, ne l'ayant pas pratiquée ou, ayant des idées que cette masturbation est nocive pour l'enfant, ils empêchent l'enfant, croyant bien faire, et à ce moment là, l'enfant ressent une culpabilité. C'est une des premières apparitions de la culpabilité.

Donc, au stade dit génital, l'enfant s'intéresse à son sexe, joue avec son sexe ou ne joue pas avec son sexe, mais, en tout cas, il est apparu dans sa vie un « moi » plus différencié, plus fort. Il n'y a pas encore de « sur-moi », pas beaucoup, un tout petit « sur-moi » peut-être, et il a maintenant la notion que, à côté de la mère qu'il croyait lui appartenir totalement, il y a aussi le père.

En fait, ce père est déjà présent dès la première année — ou devrait l'être. Il devrait être présent dans la deuxième année, mais très souvent, l'enfant ne prend vraiment conscience du père qu'à la troisième année. Parce que son développement psycho-moteur est tel, son intelligence est telle, qu'il réalise mieux les choses et qu'il commence à voir qu'il y a trois personnages : lui, la mère, le père.

Une relation objectale.

Il y a ce qu'on appelle une « relation objectale ». Le *sujet* est le nourrisson. L'*objet* d'amour est la mère. On appelle la « relation objectale » la relation qui s'établit entre le nourrisson (sujet) et la mère (objet). C'est à partir de cette première relation objectale fondamentale que se construit un être humain harmonieux. C'est le premier bon départ. Il y a une deuxième étape importante qui se joue, quand le père entre en scène. L'enfant apprend alors qu'il y a un troisième personnage et il va réaliser que ce troisième personnage appartient à sa mère et pas à lui. Ceci suscite des sentiments complexes ; il avait jusque-là une mère tout à lui, et d'un seul coup, il faut la partager avec un père, un « troisième ».

Le rôle de ce père n'est pas si facile. Il faut à la fois qu'il soit vraiment le père, mais qu'il devienne en même temps un ami de son enfant. Quand il s'agit d'un nourrisson garçon, d'un petit garçon, la situation se présente de la façon suivante : le petit garçon adore sa mère, il voit apparaître le père et il commence à avoir quelques réactions d'hostilité vis à vis de ce père. Mais, tout de même, ce père joue avec lui — si le père joue avec lui — et il devient un ami. Le père est fort, le père le lance en l'air, le père fait avec lui des tas de choses nouvelles que ne faisait pas la mère. Il devient un ami pour l'enfant. Donc, la rivalité entre le petit garçon et le père peut s'estomper et l'enfant commence à avoir un sentiment d'amitié, d'identification avec ce père qui a le même sexe que lui. Si cette identification est positive, c'est-à-dire si le père est présent, chaleureux et bon, cette identification va aboutir au franchissement du stade génital oedipien. L'enfant va sortir du triangle et entrer dans la vie sociale. Puisqu'il s'est identifié au père, il va, fort du premier amour de sa mère, fort ensuite de ce père qui n'est pas son rival, mais un ami, entrer



« Si souvent, si tendrement, près de sa mère. . . »

dans la vie sociale harmonieusement et passer à l'école, vers quatre, cinq et six ans, et là, commencer à s'attacher à d'autres que le père et la mère.

C'est là l'évolution souhaitable, celle qui serait idéale, qui permettra à l'enfant d'avoir, donc, une mère chaleureuse, pas trop possessive, pas jalouse lorsque le père commence à s'occuper de l'enfant, et un père chaleureux ; l'enfant se détache un petit peu de ses parents pour aller vers les groupes d'âges qu'il rencontre à l'école.

Un carrefour difficile

Pour une petite fille, c'est beaucoup plus compliqué, plus difficile ; c'est en étudiant et en écoutant les problèmes des femmes frigides que je suis redescendue peu à peu du problème oedipien et du problème du père, au stade primitif dont j'ai parlé, celui de la relation archaïque mère-nourrisson, de cette relation que je crois fondamentale. Parce que, effectivement, le pre-

mier objet d'amour du petit nourrisson-fille est la mère, quelqu'un du même sexe. C'est-à-dire quelqu'un qu'à la fois on adore, mais qui, en même temps, lorsque l'enfant va arriver vers trois ans au stade oedipien, et que la petite fille va s'attacher à son père — qui est l'autre sexe — la petite fille se trouve, là, à un carrefour très compliqué. Elle commence à avoir des sentiments complexes, qu'on appelle ambivalents, vis à vis de la mère. Elle continue à en avoir énormément besoin, elle l'aime toujours, mais en même temps, cette mère est la compagne de ce premier homme qu'elle rencontre sur son chemin et qui est son père. Et qui l'aime, et qu'elle aime. Donc, la mère peut être considérée comme une rivale.

Tout cela est très schématique, et ne doit pas être pris trop à la lettre. C'est simplement un guide pour aider à comprendre la complexité de l'âme humaine et pour nous initier à l'ambivalence des sentiments humains. Ambivalence que l'être humain doit — dans toute la mesure du possible — comprendre d'abord, et, en la comprenant, la dominer partiellement. Totale-ment je ne crois pas. Mais partiellement tout au moins.

Le silence génital

Quand on a quitté ce stade génital oedipien, on arrive au stade dit « de silence génital » où l'enfant entre à l'école. De six à douze ans, il apprend la vie en société. Il se développe énormément sur le plan statural. Vous savez combien les enfants grandissent entre six et douze ans. Leur système endocrinien se prépare à la puberté, lentement ; rien n'apparaît, mais en profondeur il se fait un travail intense. En tout cas, sur le plan du langage, sur le plan de la socialisation, il se passe énormément de choses et la vie de l'enfant est intense.

Il se pose des problèmes sexuels, mais pas d'une façon profonde. Il s'en pose avec les petits copains, avec les petites filles à l'école. Je crois que, dans cette phase, l'essentiel est de ne pas culpabiliser l'enfant à propos des jeux sexuels qui peuvent être surpris par les parents ou par les enseignants. Mais l'intensité sexuelle n'est pas très violente. La « pulsion » sexuelle n'est pas très forte. Et si l'adulte ne fait pas d'irruption intempestive dans ce qui se déroule, l'enfant va être concentré essentiellement — même s'il se mas-

turbe de temps à autre — sur ses copains, sur l'école, sur le maître d'école ou la maîtresse d'école, sur l'extérieur de la maison. Je crois que là, c'est vraiment une tâche importante pour les maîtres, pour les enseignants, que d'aider l'enfant à se situer en dehors du triangle oedipien, en dehors de la famille.

Mais cette phase tranquille doit bientôt se terminer et nous arrivons à la pré-puberté, puis à la puberté. À la pré-puberté, la pulsion sexuelle réapparaît. Et, cette fois-ci, elle est génitale, elle est sexuelle, elle est localisée dans le sexe. Ce qui ne veut pas dire que l'enfant ne soit pas toujours affectueux et qu'il n'ait pas besoin de tendresse, mais la « pulsion » sexuelle réapparaît.

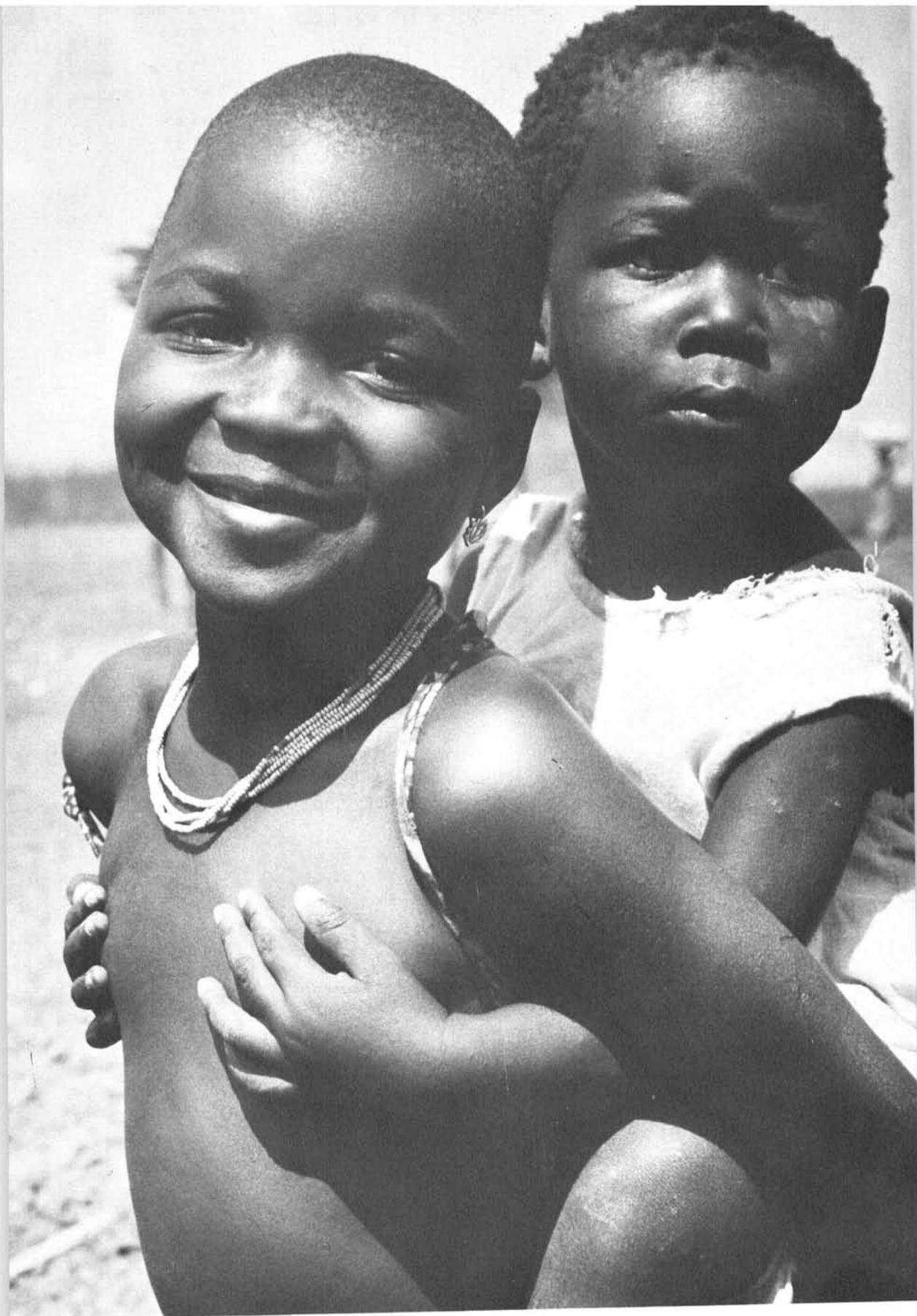
À la pré-puberté, la situation n'est pas encore critique : première poussée sexuelle, première réaction de l'entourage, mais tout de même, l'enfant reste fortement attaché à l'école et à ses parents.

Puberté

Par contre, lorsque l'on entre dans ce qu'on appelle la puberté, qui est définie sur le plan somatique, sur le plan endocrinien, par la mise en fonction du système ovaires et testicules et des relations entre l'ovaire et l'hypophyse et entre les testicules et l'hypophyse, quand se déclenche tout l'axe hypophyse-système génital, alors, parallèlement à ce développement neuro-endocrinien, apparaissent des pulsions sexuelles extrêmement fortes, les plus fortes de toute la vie. On n'est jamais si ardent sexuellement que dans cette période de l'adolescence. Et c'est pourtant cette période où nous, adultes, — pour des tas de raisons dont nous allons parler aujourd'hui — nous ne pensons pas que l'adolescent puisse et doive donner libre cours à sa pulsion sexuelle. Nous ne le pensons pas parce que nous avons une espèce de conscience que l'adolescent n'est pas prêt complètement à vivre ses pulsions sexuelles.

En effet, il a des pulsions sexuelles très fortes dans le « ça », mais il n'a pas encore un « moi » très développé. Le « moi », qu'est-ce que c'est ? C'est l'intelligence, c'est la perception, c'est la créativité, c'est le raisonnement. Il n'a pas encore un « sur-moi » très développé. Le « sur-moi », c'est l'ensemble des valeurs morales, l'ensemble des idéaux qui viennent s'ajouter à la personnalité et l'orienter vers des buts qui sont différents de la

*Beaucoup plus tôt que l'enfant européen,
l'enfant africain a des responsabilités familiales*



pulsion sexuelle, différents de la réalisation du « moi » et qui sont « au service », si l'on peut dire, des autres.

Le conflit de l'adolescence

Donc, pour l'adolescent, les pulsions sexuelles sont très fortes, mais le « moi » n'est pas encore bien structuré, bien fort, et quant au « sur-moi », vous voyez qu'il est partiellement conscient et partiellement inconscient. Ce « sur-moi » n'a pas encore défini, d'une façon... définitive, ferme, ce qu'il veut faire de son existence.

L'adolescence est une période extraordinaire. On a tendance à l'oublier. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, les adultes ont si facilement tendance à oublier leur adolescence. Peut-être à cause de l'intensité de la pulsion sexuelle, qui gêne l'adulte. C'est fort possible; en tout cas beaucoup d'adultes, quand ils parlent avec leurs adolescents, oublient ce qu'ils ont été eux-mêmes à cet âge-là. L'adolescent a une pulsion sexuelle formidable, où le conflit oedipien est réactivé, où le garçon a de nouveau une poussée d'amour vers sa mère, et la fille vers son père, et en même temps il doit refouler cette pulsion, parce que c'est le tabou de l'inceste, parce que l'enfant sait qu'il ne peut pas coucher avec sa mère — ou avec le père — il sait que c'est interdit. Mais c'est tout de même vers les parents que se produisent les premières pulsions sexuelles, parce que les premières sensations de l'enfant ont lieu vers les parents. Alors, il ne peut pas, donc il refoule, il refoule dans le « ça » toutes les pulsions sexuelles à l'égard des parents.

C'est une époque extraordinaire, parce qu'en même temps, alors qu'il refoule, il cherche autre chose; il cherche à se dévouer. C'est l'époque où les adolescents s'enthousiasment pour des grandes causes, pour des passions artistiques ou politiques et, effectivement, s'ils peuvent trouver une canalisation à leurs pulsions, à leur libido, à leur énergie instinctuelle vers une grande idée généreuse, cela les aide. Cela les aide, à condition que ce « sur-moi » ne soit pas trop lourd pour le « moi ». Parce que, si le « moi » n'est pas fort, il y aura un déséquilibre et les idées généreuses vont être un peu comme du vent, ou comme un châteaude cartes, ne s'appuyant pas sur une personnalité, sur un « moi » fort.

Le père : un ami

Le rôle du père peut, de nouveau, être très important. Puisqu'il y a réactivation du conflit oedipien, puisqu'il y a réactivation de l'amour pour la mère — qui est refoulé — c'est là que peut, que doit intervenir le père. Il doit être l'ami et celui qui introduit l'enfant à la vie professionnelle, à la vie sociale. Le père parle de son travail, devrait décrire les joies du travail, et cela initie l'enfant à la vie extérieure. L'enfant sait qu'il peut s'appuyer sur son père, s'identifier à lui et refouler, sans trop de danger, la pulsion sexuelle vers la mère.

À ce moment-là, le rôle de l'entourage, aussi, est important parce que l'adolescent n'est pas uniquement en contact avec le père et la mère, il est en contact avec des jeunes de son âge. Et là, la pulsion sexuelle va pouvoir s'exprimer. Il n'y a pas de tabou aussi fort qu'envers les parents, il y a un désir qui va vers les jeunes de son âge et ce désir, celui-là, il sent qu'il est permis. Plusieurs occasions et plusieurs solutions se présentent : ou bien le jeune a la permission, par la société, d'avoir des relations sexuelles avec quelqu'un du sexe opposé, alors il a des relations hétérosexuelles plus ou moins mûres, et plus ou moins réussies. Ou bien il n'a pas cette possibilité, parce qu'il y a des interdits : l'enfant se retire alors un peu en lui-même, et il a tendance à fréquenter des gens du même sexe. Car le sexe opposé effraye avant d'attirer, le sexe opposé est différent, tandis que le même sexe, c'est plus simple.

C'est ce qu'on appelle la phase d'homosexualité normale de l'adolescence. Phase d'homosexualité qui est une étape que l'enfant devra — ou devrait — franchir, en mûrissant, pour accéder à des relations hétérosexuelles ultérieures. C'est une phase, aussi, de narcissisme, c'est-à-dire d'amour de soi. Si l'enfant ne peut pas aimer quelqu'un du sexe opposé, ou s'il ne peut pas aimer quelqu'un du même sexe, il s'aime soi-même, il a tendance à se renfermer, à se contempler devant un miroir comme Narcisse. Les filles passent des heures à leur toilette et les garçons — quoi qu'en dise — eux aussi. Ou alors, tout le contraire : ils deviennent débraillés pour réagir contre ce narcissisme, parce qu'ils veulent braver l'opinion.

Que choisit la société ?

Qu'est-ce que nous, adultes, nous devons faire

à cette époque-là ? Il y a deux solutions.

Ou bien la société interdit les relations hétérosexuelles du jeune adolescent en pleine pulsion, ne l'oubliez pas, en pleine libido, pulsion qui ne sera plus jamais aussi forte qu'à cette époque de la vie. Il faut alors un exutoire à cette libido, soit du côté des relations homosexuelles, soit du côté des relations avec le corps lui-même, c'est-à-dire narcissiques, égoïstes, tournées vers l'intérieur, soit du côté du « sur-moi », c'est-à-dire l'exaltation des idéaux, des groupes de pionniers, des groupes de scouts, des bandes d'adolescents, des copains avec lesquels on choisit des buts difficiles à atteindre ou des buts de provocation. Mais s'il n'y a pas de relations hétérosexuelles, il faut bien dire que cette libido, elle existe, elle est quelque part. Elle peut aussi être complètement refoulée dans l'inconscient, et ça, ça ne se passe pas toujours très bien. Parce que si toute la pulsion sexuelle est refoulée dans l'inconscient, alors on aboutit à ce dont je vous parlais tout à l'heure : à la frigidité ou à l'impuissance.

Ou alors, la société choisit de laisser faire l'adolescent, c'est-à-dire lui permettre d'avoir des relations hétérosexuelles. Dans ce cas, la société prend aussi des responsabilités puisque, si toutes les pulsions sexuelles qui sont dans le « ça » vont se canaliser vers des relations hétérosexuelles avant que le « moi » et le « sur-moi » soient complètement formés, là aussi, nous prenons une responsabilité, en dehors de toute morale et en se plaçant simplement dans la perspective du développement harmonieux de l'individu. De toutes manières, nous prenons des responsabilités.

Égoïsme, impuissance, frigidité

Ce que j'ai pu constater, c'est que l'intervention ou la culpabilité des parents, l'intervention maladroite ou trop précoce des parents dans la sexualité de l'enfant, la possessivité trop grande des parents sur le corps et la psyché de l'enfant, les interdits trop forts et trop nombreux, ou alors une mauvaise identification des enfants aux images parentales, c'est-à-dire le fait que l'enfant vive près d'un couple désuni, d'un couple qui ne vit pas bien sa relation affective et sexuelle, tout cela aboutit au fait que l'adulte — cet enfant devenu adulte — va être mal préparé à la relation hétérosexuelle, qu'il la vivra mal, soit en étant égoïste, soit en étant impuissant, soit, pour la



*« La mère sait juste
ce dont l'enfant a besoin »*

femme, en étant frigide.

J'ai actuellement dans mon travail en clientèle privée, commencé à dépouiller les dossiers des patientes qui sont venues me voir pour frigidité depuis quinze ans. J'ai six-cents dossiers, mais je n'en ai dépouillé que trois cent cinquante, avec l'aide d'une psychologue qui s'intéresse à ces problèmes. Cela m'a permis de voir que sur les 350 premiers dossiers dépouillés de femmes frigides, de femmes venues pour frigidité (je dis « venues pour frigidité » parce que ces femmes ne sont pas réellement frigides, elles ont un trouble actuel, mais pas une tare définitive) 80% ne se sont jamais masturbées dans l'enfance, ne gardent aucun souvenir, ni dans l'enfance, ni dans l'adolescence, du plaisir de la masturbation. Et 70% sont nées dans des familles désunies.